

Baptiste Gaillard



photographie: Ladina Bischof

Portfolio
avril 2024

Un test de fragilité

Les céphéides sont de petites variations, de légers scintillements ici et des gonflements gigantesques au loin. Elles apparaissent comme des objets que l'on peut d'un regard attraper et comme des respirations qui ne se laissent pas circonscrire. Le texte est de même à la fois un objet défini et un mouvement échappant à l'emprise des consciences. Ses parties bougent, formant un ensemble de pulsations contraires dans le ciel : chaque unité gonfle et puis s'éteint. Dans cet écart, se saisir c'est aussi sentir échapper, et l'intensité n'est pas seulement ce qui vient, mais aussi ce qui s'en va.

Un test de fragilité décrit des phénomènes et des états transitoires tels que la buée sur une vitre disparaissant aussitôt qu'elle s'imprime, ou la tiédeur d'une eau que l'on ne sent presque pas, mais qui lorsqu'on la sent est ambiguë : est-ce elle que l'on sent ou notre propre température? Dans le récit de ces événements, sentir est une faculté mal assurée délivrant des présences incertaines. Ce faisant, au fil du texte se forme une musique hypnotique de modulations.

[Héros-Limite](#)

2024

120 x 200 mm

72 pages

isbn 978-2-88955-096-8

L'auteur a bénéficié pour ce livre des bourses de création du Centre national du Livre à Paris et de la Fondation suisse pour la culture [Pro Helvetia](#).



« Parfois nous ne pouvons dire où commence ce qui se remarque », est l'une des phrases qui ouvre le nouveau recueil du poète Baptiste Gaillard. Un test de fragilité se questionne sur les éléments qui nous entourent mais auxquels nous ne prêtons guère attention. Ce qui se remarque, lorsqu'on y pense, ce sont les espaces, le bruit du vent, les différentes formes que l'eau prend, ou encore les reflets du soleil contre la vitre. Cette poésie particulière, qui vit entre vers et prose, nous emporte dans l'immensité du détail. Tel un scientifique, Baptiste Gaillard se charge de disséquer ses réflexions sur le monde flottant du vide qui devient plein, de la notion d'espace, des particules qui s'agitent autour de nous, à peine visibles. Faisant appel aux cinq sens, il décrit ce que l'on ne voit ni n'entend, tel le silence ou l'air ou même le temps, impalpable. L'écrivain et traducteur lausannois qui avait déjà reçu le Prix suisse de Littérature en 2018 pour son *Domaine des corpuscules* continue dans la lignée de ses ouvrages poétiques qui tendent à décrire des phénomènes naturels, des matières et des états transitoires.

Ce nouveau recueil nous plonge dans un univers de sensations que l'on pensait inatteignable, presque métaphysique, au sein duquel pouvoir sentir une couleur ou regarder une odeur devient possible. Baptiste Gaillard nous offre une poésie du silence qui devient une philosophie de l'éternel.

(Alma Decaix-Massiani)

” Ce qui est par terre jonche le sol et le sol en est fait.

Les choses qui nous entourent sont prises dans un lent amalgame où nous sommes aussi pris. Le mélange est continu mais l'immobilité règne. Des gaz passent en courants contraires entre les arbres et les tours, dans les tunnels, sous les barres des buts de terrains de foot. Ce sont des mouvements presque imperceptibles dans un calme inégal.

Parfois nous ne pouvons dire où commence ce qui se remarque. Présence et absence sont des intensités qui émergent ou se résorbent. Les objets dessinent une respiration quand on les oublie.

Un domaine des corpuscules

Comme la chrysalide pour les chenilles, le texte est une vaste usine des mutations. Il se déploie par capillarité et grandit par le milieu. Sa matière en évolution est régulièrement découpée, déplacée, réorganisée. Certains blocs se divisent pour former de nouveaux fragments, alors que d'autres entre eux s'agrègent. Du singulier ponctue l'itération des motifs, comme du solide restant dans un bain de macération : la délimitation est incertaine entre ce qui en est déjà, et ce qui résiste encore.

Quoique tenant plus du protéiforme que du déroulement ordonné d'un programme, *Un domaine des corpuscules* fait diffusément écho à la géométrie sale, notion centrale et titre d'un numéro de la revue *Tissu*. Hésitant entre enlisement et épiphanies, l'écriture se conçoit ici comme pensée de la poussière ou de la boue, et comme distillation dans sa grammaire de ce qu'elle charrie.

[Hippocampe édition](#)

2017

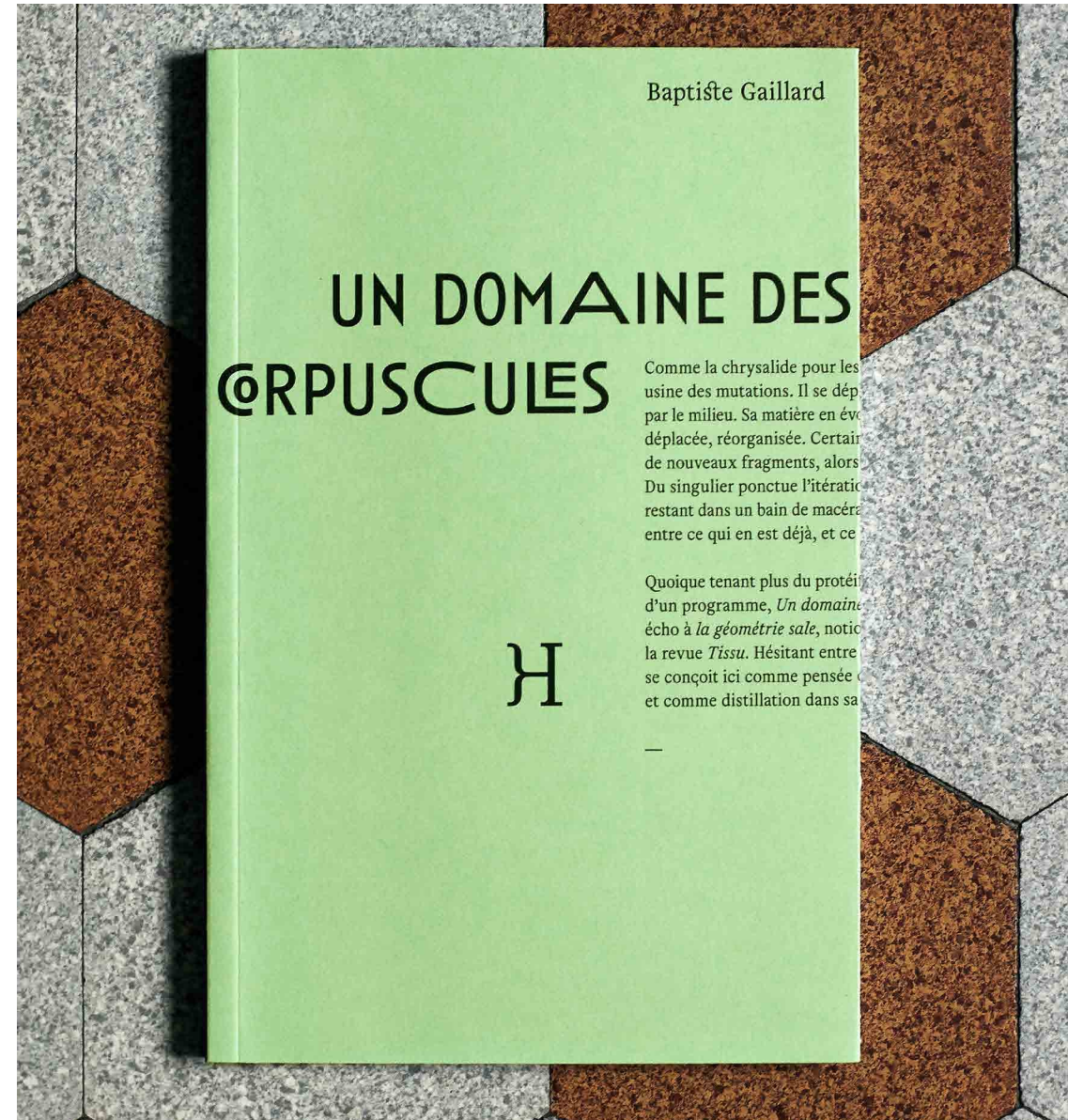
14 x 21 cm

96 pages

isbn 979-10-96911-02-8

[Prix suisse de littérature 2018](#)

L'auteur a bénéficié pour ce livre d'une bourse de création de la [République et du Canton de Genève](#)



Si l'homme ne peut se passer de la poésie, l'inverse ne semble pas tout à fait vrai: la poésie semble en effet pouvoir se passer de l'homme, ou presque, si l'on se fie à une première impression de lecture d'Un domaine des corpuscules de Baptiste Gaillard. Au fur et à mesure des poèmes l'absence de toute figure humaine ne passe pas inaperçue. Nous sommes bien dans un domaine des corpuscules, empêtré dans les miasmes d'une eau vaseuse, dans l'huile, la boue, la poussière. Ici nulle progression, aucune linéarité, ni fin ni début, le texte s'étoffe par l'empilement des poèmes, les réseaux qui se tissent entre eux sont thématiques, métaphoriques, rythmiques. (...) La précision du vocabulaire, la tentative de mimer, par la syntaxe, les mouvements de la matière peuvent donner l'impression que le texte de Gaillard se présente comme une description d'une installation où l'on aurait laissé un biotope se constituer lui-même. Mais le texte se lit tout seul, sans le recours à une installation; il ne cesse d'ailleurs de réfléchir à sa propre forme, en se nommant lui-même et en s'observant lui-même. (...) Chaque poème, ou chaque nouvelle page du grand poème que constitue le livre, apparaît comme un nouvel agglomérat qui vient s'agréger à l'ensemble. Si les premières pages se concentrent essentiellement sur la description des mouvements généraux de l'eau, de la boue ou de matières, la vie prend forme au fur et à mesure, permettant parfois au lecteur de se raccrocher à quelque chose de plus ou moins familier et à circonscrire l'étendue de ce domaine qu'on nous donne à voir. (...) Des traces de vie et même, ça et là, des traces infimes de présence humaine qui se manifestent sous forme de matière (le plastique, l'asphalte, le béton) ou d'objets («un baril en feu», «des photographies», «des pots de peinture», «des légumes au frigo») et qui se manifestent même sur le plan énonciatif: «Les oiseaux se posent en battement plus serrés et mangent les dépouilles sur la plage. Lorsqu'on sort d'une grotte face à la mer, le cri des mouettes est aussi un scintillement.» (p. 31, je souligne) En effet, le texte, à l'image d'une marée qui recule, repeuple le domaine qui dans les premières pages était inondé de boue et d'eau, une zone dépeuplée. Commencement ou achèvement, fin ou début d'un nouveau monde? Un peu des deux sans doute, ou plutôt un peu entre les deux, comme si tout était en suspension, comme si, sous une eau stagnante, tout grouillait avant une mise en mouvement que seule le geste de lecture rend possible. (...) Avec la description de ce domaine, Baptiste Gaillard livre sa poétique. Ces poèmes apparaissent comme les fragments d'une destruction en même temps que les parties qui serviront à la construction de quelque chose de nouveau. Si tout dans ce recueil «a juste l'air suspendu», il appartient au lecteur d'adopter une lecture active pour tenter de reconstituer ce domaine. Lecture et relecture lentes et attentives sont requises pour tisser, entre les différents fragments, des réseaux de significations, pour donner un sens à ce domaine des corpuscules.

(Romain Buffat)

[suite]

” Profond d'ombre où tout est dans le même jus, ce qui est dans l'eau devient marin. Le solide se désagrège peu à peu et déserte la couronne extérieure des choses. La planche de bois immergée perd d'elle-même en dissolutions. Dans le bain, les particules des dégradés s'agglomèrent aux derniers venus, encore intègres, et l'assimilation est lente. L'aspect général n'est pas encore uni ; ça ne devient le cas que lorsqu'un temps suffisant est passé et que ni ce qui vient de s'ajouter ni le fond de restes, depuis longtemps décomposé au dernier stade, réduit matériel minimum, ne sont plus distincts. Quand les choses se fondent dans ce qui désormais les entoure, une sorte de caractère commun est assigné au lieu, parce que tout ce qui est passé par cette modification en est au même point, et que tous les nouveaux apports se répartissent, aveuglément. Il n'y a plus de rythmes, plus de nuances, plus d'altérité, tout se déforme dans le gris.

Ombres blanches sur fond presque blanc

Les récits que Baptiste Gaillard développe de livre en livre décrivent des scènes sans personnages, dans lesquelles seuls des processus anonymes adviennent : germination, pourrissement, mouvement des fluides, expansions, délitements. La blancheur du titre de ce nouveau texte fait songer à l'aveuglement qui précède l'évanouissement. Les phénomènes étudiés dans ce long poème sont situés à la limite du discernable. Quasi inaudibles, à peine visibles, furtifs, évanescents, ils se succèdent en s'annulant. Rien ne semble en résulter qu'un devenir incertain, dont la finalité reste indéchiffrable.

Ainsi Ombres blanches sur fond presque blanc ajoute-t-il un chapitre d'allure fantomatique à la description d'un monde insaisissable car livré à une incessante métamorphose. Le tour de force auquel se livre Baptiste Gaillard tient à sa capacité à faire exister ce monde tout en évitant soigneusement de le définir. Parvenant à suivre dans leurs plus subtiles nuances des phénomènes imperceptibles, l'auteur déploie, avec ce nouveau texte, toute la virtuosité dont est capable son écriture poétique.

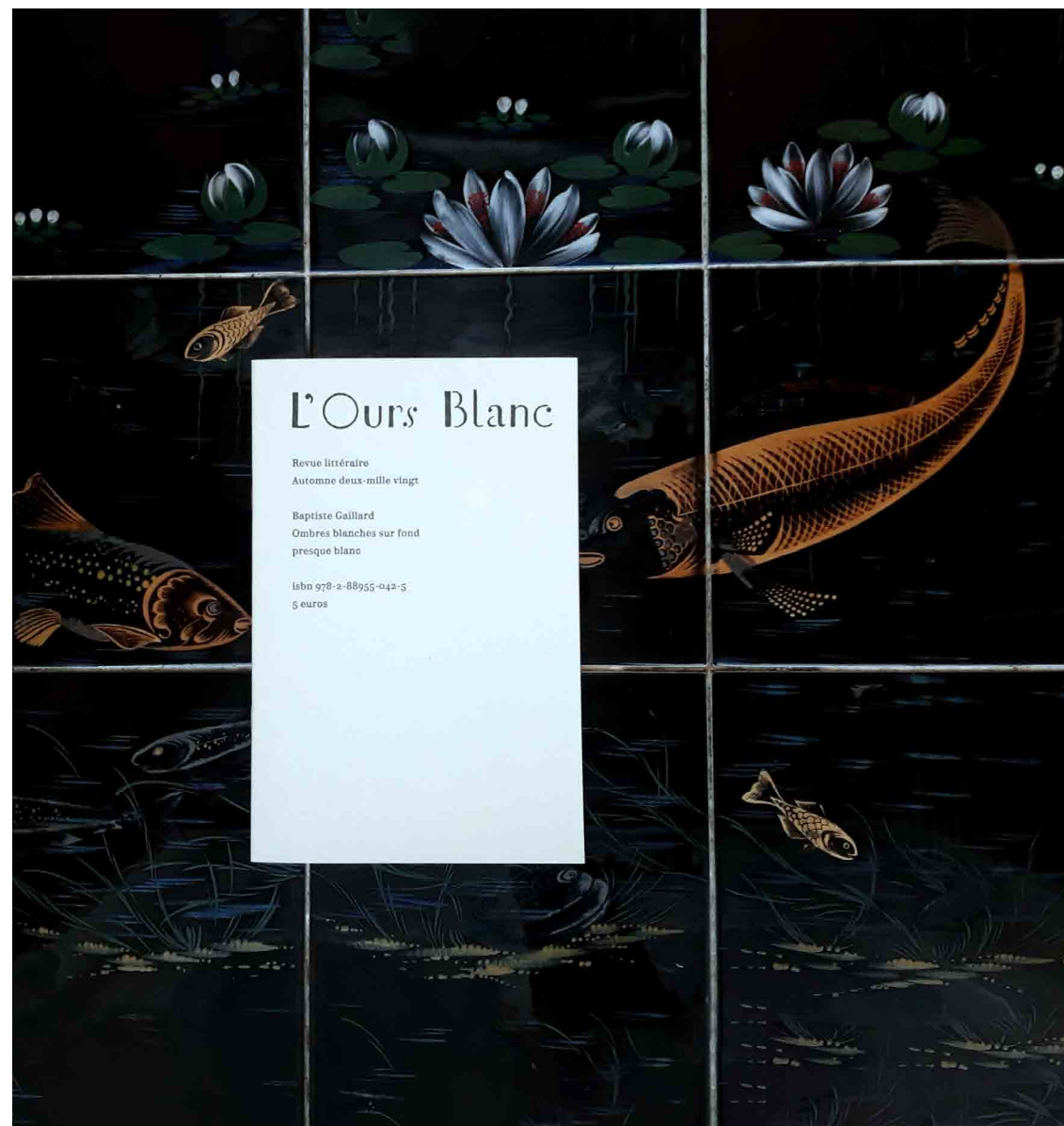
[Héros-Limite](#)

2020

28 pages

125 x 190 mm

isbn 978-2-88955-042-5



Hervé Laurent — Lorsque tu entreprends l'écriture d'un texte nouveau, tu pars souvent d'un livre, pas forcément de littérature d'ailleurs, dans lequel tu trouves les matériaux à partir desquels tu peux commencer à écrire. Était-ce le cas pour *Ombres blanches sur fond presque blanc*, et si oui pourrais-tu préciser comment tu as procédé à partir du livre-source ?

Baptiste Gaillard — L'écriture n'est pas droite, elle avance, en faisant des boucles, de petites mailles, des nœuds. Je crois que le fait d'avoir une sorte de substrat lui permet d'accrocher pour se déployer ensuite. Le livre de départ se dissout en quelques sortes, mais il ne disparaît pas pour autant. Il n'a pas été choisi pour rien. Pour *Le chemin de Lennie*, c'étaient des fragments prélevés dans un livre sur les papillons. Ces morceaux ont rapidement fondu dans le texte après l'avoir aidé à démarrer, mais quelque chose en est resté : un monde d'insectes, d'essaims dormants, de survie, de prédation et de discrétion. Pour *Un domaine des corpuscules ou r a z*, le texte est devenu son propre substrat à partir d'images. Pour *Bonsaï à nouveau*, des extractions d'un livre sont venues former une bande passante mimant des titres et donnant une structure aux restes divers d'une écriture en arabesques. Il s'agit dans ce cas plutôt de collages que d'une dilution. Pour *Ombres blanches sur fond presque blanc*, le rapport au texte source est encore un peu différent et ça illustre assez le fait qu'il ne s'agit pas d'une méthode mais d'un tâtonnement. Je suis tombé en brocante sur un livre de Hahnemann sur l'homéopathie. Je n'ai pas de lien d'adhésion avec cette médecine, mais j'ai eu envie de faire quelque chose autour de la maladie, peut-être de la pharmacie, des substances. Et j'ai donc pensé utiliser des morceaux de ce livre pour un nouveau travail. Dans mon esprit, il s'agissait de pratiquer l'écriture comme on instille un pathogène dans un corps sain. J'aimais l'idée de rendre malade ce texte sur l'homéopathie, de le déformer, de penser l'écriture comme une substance efficace instillant du désordre concret dans un corpus prônant la dilution des substances jusqu'à ce que ne reste qu'une mémoire de leurs effets. Tout ça en phase avec l'analogie connue entre l'écriture et le remède/poison. Mais ça coinçait, l'écriture restait à plat et ne parvenait pas à s'émanciper. J'ai peu à peu changé de perspective en m'attachant à l'évanouissement plutôt qu'à de réelles corrosions. L'homéopathie, bien qu'elle ait été scientifiquement invalidée, peut être une image pour certains états de pensée et de sensibilité. C'est l'intuition d'une efficacité de l'absence, dont on fait régulièrement l'expérience. Je pense par extension aux moments où l'on ne discerne plus tout à fait s'il s'agit déjà d'une mémoire ou encore d'une présence, aux instants de frottements quasi insensibles entre deux entités presque immobiles, aux illusions qu'il se passe quelque chose quand rien ne se passe, aux nuances de gris ou au gris lui-même comme une nuance, à l'érosion quand on ne sait plus tout à fait si c'est un reste, le signe de ce qui reste ou de la disparition elle-même. Tout un univers de ténuités où le sensible et la pensée se confondent et se perdent. Pas un univers de fracas, mais une diffusion à bas bruit.

[Suite]

” Les sons lorsqu'ils s'étirent, peu à peu se modifient jusqu'à ce qu'ils ne se reconnaissent. Une dilatation extrême mène à la disparition.

Les rythmes deviennent indistincts, un vrombissement continu, une forme rendue vague par son éloignement. Des contours peuvent encore être discernés, presque rien, ce ne sont que des images qui naissent pour compenser le manque. Une résolution lacuneuse ici qu'on entrevoit cristalline au loin, plus près de la source.

Des nuances agiles dans le silence et d'autres sons plus incertains que les éclats d'une musique, perceptibles à une distance d'où tout peut tenir en petit. Ne reste des basses que la vibration des vitres, comme des scintillements parcourant le corps des usines.

L'espace de la nuit résonne de reliquats.

Bonsaï

L'écriture peut se concevoir comme un ensemble en expansion, grandissant en son centre par associations, fonctionnant selon une logique de déploiement, de variations et de déclinaisons, à la manière d'une tapisserie. Bonsaï trouve au contraire son origine dans le traitement de scories et de bribes, écartées de précédents textes au moment où s'en est dessinée l'unité. À partir de tels éléments, l'écriture s'amorce de manière plus succincte et modeste. Elle s'attache à l'abstention, à l'interruption, à la ligature, tout en gardant quelque chose de l'ordre du suintement.

Un guide de vulgarisation sur les bonsaïs, avec ses illustrations de petits arbres évoquant de courts textes, introduit l'idée d'une proximité entre cette pratique ornementale et l'écriture en général, mais le bonsaï est surtout devenu ici une forme poétique inventée pour soutenir ce travail des restes en arabesques. Dans un même livre, il y a alors le texte lui-même, le corps du texte, et il y a une bande passante où se trouvent des emprunts à un autre texte, auxquels vont pouvoir s'adosser les premiers, comme à des titres, des tuteurs. Ces deux textes cohabitent cependant d'une manière circonstancielle. Bonsaï met en œuvre une certaine aptitude à la non-coïncidence, à l'inajustement.

[Hippocampe édition](#)

2018

14 x 21 cm

120 pages

isbn 979-10-96911-13-4



La matière fascine l'écrivain en costume d'alchimiste, elle le transporte, il plonge en elle, s'en imprègne. Il y a là quelque chose de vertigineux, dans cet effacement ou cet amenuisement de la frontière qui sépare celui qui parle de ce qu'il décrit. Le lecteur, témoin de cette fusion entre l'auteur et sa matière, entre dans une sorte de transe hypnotique, due à l'abondance du matériau et à ses métamorphoses perpétuelles, à ses retraits, à ses retours. Mais le travail de Baptiste Gaillard ne se limite pas à cette exposition de la matière organique, il n'est pas seulement un regard, la force de son travail réside essentiellement dans l'utilisation qu'il va faire pour l'écrit de ce matériau qu'il qualifie lui-même d'inerte, de répétitif, voire d'obsessionnel.

L'art de Baptiste Gaillard est de savoir relever cette matière déchuë, qui menace constamment de s'effondrer, d'envahir, d'obstruer tout (la lecture y compris), en des textes d'art souvent d'une grande finesse. En des poèmes ? Une partie de l'intérêt du recueil réside dans cette hésitation, ou cette oscillation. Comme nous l'avons vu dans le texte cité plus haut, la disposition typographique des mots sur la page est originale, d'emblée frappante : les quelques mots qui précèdent le texte ou le poème en tant que tel font-ils office de titre ? Mais pourquoi ce point à la fin du titre, inusuel ? Et il ne semble pas toujours qu'il y ait un lien évident entre ce « titre » et ce « poème », les deux d'ailleurs étant de police semblable, ce qui accentue encore le sentiment d'une curieuse équivalence, d'une sorte d'égalité entre eux qui brouille les catégories. La solution du problème (mais c'est beaucoup plus que cela) nous sera finalement livrée à l'avant-dernière page du livre, où l'auteur a pris soin de nous indiquer que « les parties du texte mimant des titres ont été empruntées, puis modifiées ou laissées telles quelles, au livre Bonsaï, arbres miniatures japonais de Koide Kato Takeyama ».

Mais est-il si important de comprendre, de savoir ? Oui et non, semble nous dire l'auteur, s'il est vrai qu'il donne les clés (certaines clés) de son processus de création, mais également qu'il les dissémine en plusieurs lieux du livre, notamment dans le paratexte (couverture, rabats), les voilant en quelque sorte dans le même temps qu'il les dévoile. Cette notion de titres « mimés » nous éclaire en tout cas sur ce que l'on peut appeler le travail du vers chez l'auteur. Poèmes mimés alors ? De toute évidence, le procédé du retour systématique à la ligne n'est pas sans poser question : est-ce que tous ces textes peuvent prétendre au statut de poème (en vers) ? Il semble que ce ne soit pas tellement la question. La question est plutôt la quantité de beauté que ce procédé (puisque c'en est un) est susceptible de produire.

(Laurent Cennamo)

[\[Suite\]](#)

” Le bonsaï étant une forme contrainte donnée à une espèce naturelle, afin d'en obtenir une image miniature, de la négligence à son égard mènera à une reprise de vigueur sous forme de débordements. Son extinction en tant que bonsaï commence par la surabondance ; de nouvelles impulsions non jugulées rendent au spécimen son naturel. Échappant aux contraintes qui faisaient de lui une image, par croissances et par bourgeonnements en tous sens, le petit arbre cesse. Tout un désordre en pleine taille, fait de torsions, d'écarts, de reprises.

Le chemin de Lennie

Le Chemin de Lennie de Baptiste Gaillard se présente comme un long poème en prose déroulant une suite, quasi litannique dans sa forme répétitive, de phénomènes naturels dont jamais le cadre spatial ni l'ancrage temporel ne sont précisés. Une forme de vertige accompagne la lecture de cette chronique discontinue qui prend des allures d'Histoire de l'éternité naturelle, pour paraphraser le beau titre d'un livre de Borges. La dynamique du vivant ne fait ici l'objet d'aucune théorie évolutionniste, ni d'aucun jugement de valeur; elle est plutôt racontée sur le mode de la hantise: la prédation, la mort, le pourrissement, la prolifération aveugle, rythment la cadence des métamorphoses par lesquelles le vivant obéit à son inexorable objectif d'expansion.

L'écriture de Baptiste Gaillard épouse la forme cyclique des phénomènes qu'elle décrit. La répétition, la reprise, amènent à chaque fois une précision supplémentaire, s'attardent sur un aspect ignoré par les narrations antérieures, déploient une dimension négligée d'un processus de développement. (...) Y a-t-il une idée de la boue? demande Platon dans un dialogue où il laisse deviner la fragilité de la position idéaliste. On pourrait ajouter Et si oui, quel langage peut la dire? Le livre de Baptiste Gaillard apporte de précieux éléments de réponse à cette dernière question qui est aussi, est-il besoin de le rappeler, un défi auquel ne peut se dérober l'écriture poétique.

[Coédition Héros-Limite et HEAD – Genève](#)

2013

140 x 215 mm

44 pages

isbn 978-2-940358-95-3



Une description de végétaux et d'animaux, dans son rythme hors-Sujet, est une sorte d'anthropologie. Elle peut dire « je » ou ne pas le dire : ça n'a aucune espèce d'importance. Je ne vois aucune « dissolution du sujet » ni posture avantageuse du sujet dans les livres qui sont vraiment des livres faits de langage et non de « choses à dire » et de thèmes. Où la langue, simple outil de fabrication et de relation, est au service de ce qui peut renouveler le sens qu'il y a à produire du langage : quelle que soit la « thématique » au sens littéraire. Tout le monde sait que la grammaire ne fait que ce qu'elle peut, et que les choses sont « ailleurs » (c'est-à-dire entre les doigts, et pas dans les phrases) – sans qu'il y ait besoin de faire tout un fromage de la séparation. Mais, il y a bien une nécessité de formage, pour reprendre un titre de Nathalie Quintane. Les mots ne sont pas les choses, il n'y a rien d'extraordinaire à ça. Et rien de bien fâcheux. Le chemin de Lennie fait partie de ces livres qui assument (au sens philosophique) ce fait simple : que le désordre n'a jamais décommandé le besoin d'y être jusqu'au cou avec ce qu'on a de mieux : une pensée qu'on prend soin de former parce qu'on aime penser dans le langage. (...) Le chemin de Lennie est l'écriture de ce bien faire désordre, où la poésie ne s'est jamais proposée de faire langue à part. (...) Ce désordre (tout le contraire de l'informe), le livre en décrit l'alternance de la violence à chaque phrase (portion de bois, lien électrique), sans l'exalter plus que ça (encore une fois : pour s'extasier à fond dans les choses avec sa bouche, si c'est ça le but, il suffit de se taire ou de faire « oh ! »). En gros, l'écriture comme écriture fait son travail. (...) La poésie, mode de suspension et de barrage momentané, ne sauve rien. Elle retient et formule. Alors, si le langage poétique peut être dit profondément anti-métaphorique, c'est qu'il l'est toujours déjà bien assez (au sens large, premier, que rappelle Hegel dans son Esthétique) : surface suffisamment noueuse et suspendue pour qu'il n'y ait pas à la surcharger de strates et de traces – et de « métaphores poétiques » Mais : langage de surface par excellence. Attentif à ce qui fait surface : des sujets, des verbes, des compléments, des formes de l'électricité et des formes d'insectes.

Dans les profondeurs circule la petite énergie qui fait vivre les géants. (p. 28)

Je crois que c'est cette petite énergie, qu'on ne prendra surtout pas le temps de définir, qui intéresse la poésie. Et pas le bon gros sentiment « poétique » fantasmagorique des profondeurs. Les racines du géant ne sont que des « prothèses pour la captation ».

(Samuel Rochery)

”Diurnes et nocturnes dérivent dans le désordre sans chemin.

Tout l'espace est une place où s'écoulent les organiques, les êtres étranges des ombres, en vastes mouvements contradictoires de flux et reflux qui se mélangent et se recouvrent, en mouvements auxquels la terre est indifférente et auxquels les minéraux ne répondent pas.

A chaque parcelle le même carrefour propice à la dispersion.

Oise

Il y a quarante millions d'années, s'étendait ici le bras d'une mer chaude, peuplée de mollusques et de plantes aquatiques, brassés par des courants qui les distribuaient selon leur force sur les fonds irréguliers, compactés par les âges en une masse crayeuse. Depuis deux mille ans, les carriers et terrassiers extraient cette roche calcaire, une pierre à bâtir, à bâtir des corps de ferme, des maisons, des églises et Paris. Un travail de forçats livrant à la ville sa matière bloc par bloc, laissant dans le paysage des cavités immenses où beaucoup y ont laissé leur peau. D'autres rentrent le soir les poches pleines de fossiles, témoins d'une vie antédiluvienne. On dit d'une pierre qui présente des empreintes de vies fossilisées qu'elle est éveillée. Ce livre opère une coupe iconographique dans les carrières de l'Oise. Il compile des vues anciennes et actuelles qui donnent à voir comment la vie préhistorique a laissé des traces dans la roche et comment son extraction a marqué des vies.

[Building Books](#)

2022

16,9×23,7 cm

320 pages

isbn 978-2-492680-10-6

Un livre de Simon Boudvin, imaginé avec Stéphane Dupont, pour lequel Baptiste Gaillard a écrit deux textes: Figures de la vie sans eau, et Corps de vapeur du prolétariat.





”Voici des figures de la vie sans eau, dans le temps infrabas minéral.

Un morceau de feuille devenue lumière de sa forme. Juste un contour, une empreinte, un filigrane. En fait, elle n'est pas devenue compacte comme sa pierre. Elle s'est vaporisée et n'est présente que diluée, l'image d'une feuille dans sa réduction aux sels.

La coquille d'un crustacé, un glyphe dans la roche, une présence éloignée comme derrière une vitre. C'était un corps complexe, un relief, une masse. Ce n'est plus qu'une teinte, une ligne dessinant son évanouissement. Toute la présence est aplatie, il n'y a pas de profondeur.

r a z

”Un écran diffuse les images de dissection d'un mort-noyé. Lorsque le médecin veut trancher l'épaisse peau bleutée avec son scalpel, il doit plusieurs fois reprendre son geste comme s'il taillait dans une baudruche, avant qu'une mousse blanche d'un coup décompactée ne s'en libère. L'autopsie révèle des concrétions dans la trachée. Il s'y trouve notamment un animal, par exemple un papillon.

Éditions Contre-mur
2017
livre numérique
ISBN 978-2-9547306-6-0
120 pages

CONTRE-MUR

r a z



Baptiste Gaillard

Sélection de travaux antérieurs (2009-2014)



photographie: Serge Hasenböhler



photographie: Nelly Rodriguez



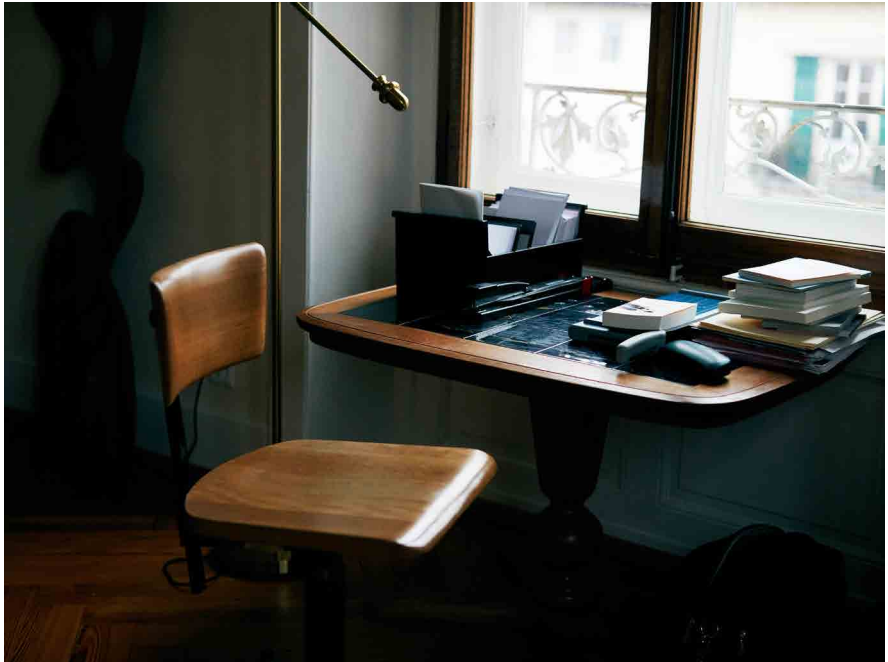
photographie: Carl June



photographie: Baptiste Gaillard

Baptiste Gaillard (1982, vit à Lausanne) est écrivain, artiste et médiateur culturel. Il a travaillé comme coresponsable de l'orientation littérature et traduction du master Contemporary Arts Practice (Hochschule der Künste de Berne). Son écriture décrit des matières, des organisations, des phénomènes et des états transitoires tels que la buée sur une vitre disparaissant aussitôt qu'elle s'imprime. Il a reçu un Prix suisse de littérature en 2018 et il est membre du comité de la revue L'Ours Blanc depuis 2022.

<https://baptistegaillard.com>



photographie: Ladina Bishof

Baptiste Gaillard
Avenue Edouard Dapples 3
CH - 1006 Lausanne
+41 76 616 37 32
info@baptistegaillard.com